

RÉGIMES DÉMOGRAPHIQUES ET TERRITOIRE : les frontières en question

*Colloque international de La Rochelle
22 - 26 septembre 1998*



ASSOCIATION INTERNATIONALE DES DÉMOGRAPHES DE LANGUE FRANÇAISE

AIDELF

Vers une théorie planétaire de la fécondité ?

Dominique TABUTIN

Institut de Démographie, Université Catholique de Louvain, Belgique

En un peu plus d'un siècle, les pays du Nord ont achevé leur transition de fécondité, tandis qu'au cours des quarante dernières années, une très grande partie des pays du Sud sont entrés plus ou moins rapidement dans le processus. Les chiffres sont là pour le passé ou pour le présent, presque indiscutables, guère discutés en dehors de quelques incertitudes sur les tendances et les changements. Mais cette richesse statistique récente¹ n'a toujours pas fourni une théorie générale de fécondité, permettant de comprendre clairement le pourquoi et le comment des avances et des retards dans l'amorce du processus, des différences dans les rythmes de changements, des inégalités sociales et géographiques dans le temps et dans l'espace.

Bien au contraire même, car si vers 1950 ou 1960 on s'accordait largement sur le pourquoi des déclin de fécondité (avec la fameuse théorie de la transition démographique), on est aujourd'hui dans une période d'incertitude et de flou théorique, au vu de l'extrême diversité des transitions dans le monde et avec la multiplication des approches et des modèles explicatifs. En définitive, plus on a avancé dans la connaissance des faits, plus on s'est éloigné de l'explication simple, unique et consensuelle. *On n'a donc point une théorie de fécondité* si on entend par là, un peu à l'image de Mc Nicoll (1980), un corps cohérent d'hypothèses et d'analyse qui permette de relier les caractéristiques d'une société aux décisions individuelles de fécondité, qui puisse être empiriquement vérifié et ait donc une certaine valeur prédictive².

Il est aujourd'hui *deux grandes positions* : les uns préconisent la recherche d'une théorie unifiée et, j'allais dire trop vite peut-être, universelle de la fécondité, les autres récusent l'intérêt et la pertinence scientifique d'une telle démarche, arguant au contraire de la diversité des sociétés et de la spécificité de leur histoire. Nous défendrons ici l'idée qu'on ne peut avoir une théorie générale et universelle de la fécondité. Nous le ferons en repartant brièvement de la diversité des histoires de la fécondité passées ou actuelles, en rappelant rapidement les avantages et limites des grands courants théoriques en présence, en nous arrêtant sur les problèmes actuels en matière d'explication de la fécondité et en dégageant enfin l'intérêt de démarches ciblées dans le temps ou dans l'espace.

1. La diversité des histoires passées et récentes

On peut aborder le problème descriptif du quand, où et à quel rythme de deux grandes façons : soit prendre la voie globale (grande région, pays) et sur longue période (le siècle pour l'Europe, le demi-siècle pour le Sud), soit prendre une vision plus précise dans le temps (étude des décalages par exemple au début du processus) et à un niveau plus fin de l'espace géographique (provinces, départements...) ou social pour l'étude par exemple des différences de rythme du changement.

¹ Datant des années 70, grâce notamment à la multiplication des enquêtes et à l'amélioration des systèmes d'information classiques dans les pays du Sud, et à la production scientifique croissante sur le passé européen.

² Bien d'autres définitions de ce qu'est une théorie sont possibles. Mais quelle qu'elle soit, toute théorie doit être cohérente (les interrelations entre les hypothèses ou postulats), pertinente (adaptée à l'objet d'étude) et testable (soumise à l'empirie). Elle donne un tableau des connaissances, elle indique comment les faits connus sont structurés et organisés, elle explique les mécanismes entre variables, mais elle fournit aussi de nouvelles questions ou indiquent ce que l'on veut savoir de plus. Les théories ne sont point une fin en soi, elles sont un support à la démarche scientifique. Soumises à l'épreuve des faits, elles ont toujours un statut d'instrument provisoire.

La première conduit à une sorte d'homogénéisation et de simplicité historique : l'Europe est entrée en recul de fécondité vers 1870, avec quelques pays en avance (France, Etats-Unis) et quelques autres en retard (les pays méridionaux); les régions et pays du Sud entrent en transition dans les années 1960 et 1970, avec l'Asie de l'Est, puis l'Amérique Latine, l'Asie du Sud, le Maghreb et enfin récemment l'Afrique sub-saharienne en net retard³. Quand à ce niveau on poursuit brutalement vers la causalité, ce type d'approche macro-historique ou géographique conduit, j'allais dire presque naturellement ou inévitablement, à une explication tout aussi globale et universalisante. Un exemple francophone de ce courant avec J.C. Chesnais qui conclut ainsi deux écrits récents de synthèse sur les transitions démographiques :

« L'idée de modernisation utilisée dans la théorie originelle de la transition démographique reste centrale. Le changement de la fécondité n'est qu'un aspect de la grande transformation qui affecte toutes les sociétés contemporaines; les évolutions démographiques sont transnationales et, de plus en plus, mondiales, comme le sont celles des idées, des modes et des techniques. Seule la famille restreinte est perçue comme moderne; la faible fécondité est de plus en plus vécue comme un symbole de modernité, à la fois à l'échelle d'un pays ou d'un couple. On reconnaît là l'incidence de l'américanisation de la culture de masse... » (1997a, p. 418).

« Aujourd'hui, c'est une autre dimension de la constellation causale, qui émerge, celle de la transmission culturelle, autrement dit du diffusionnisme, évoqué par Kirk dès 1946. La capacité de rayonnement du nouveau modèle démographique de la famille restreinte s'appuie sur les nouvelles technologies de mise en réseau et de télécommunication, qui rompent l'isolement des milieux les plus pauvres; l'effet est d'autant plus puissant que le contexte nécessite une adaptation démographique rapide. » (1997b, p. 283).

On est là tout près de la théorie classique de la transition démographique, un sous-produit de la théorie anglo-saxonne de la modernisation des sociétés datant des années 1950 : vision plutôt linéaire du changement sur un continuum non moderne - moderne, vision globale et abstraite, vision réductrice pour nous de la complexité et de la diversité des réalités, vision plutôt occidentalocentrique... Ses versions modernes conduisent souvent à une explication générale reposant sur un processus de diffusion culturelle entre classes sociales, pays ou régions, un point débattu comme nous le verrons. On irait irrémédiablement vers l'homogénéisation des tendances et de l'explication.

La seconde, plus complexe à notre sens, part du constat admis par tous de l'extrême diversité des histoires démographiques et sociales dans le monde, désormais bien documentée; elle rejette a priori l'idée d'une marche universelle et sans rupture, de même que la causalité unique (qu'elle soit d'ordre économique, politique ou culturel); elle s'intéresse sans doute aux périodes et conditions d'amorce du processus, mais aussi à ce qui suit, comme elle ne se confine pas à l'échelle macro-sociale en descendant au niveau communautaire ou individuel (les enquêtes sont là). La fécondité y sera souvent considérée comme l'un des éléments possibles parmi bien d'autres de réponse ou de stratégie d'adaptation de sociétés, de groupes ou d'individus à un changement exogène (approche plutôt systémique). Le niveau d'analyse varie (du macro au micro, ou vice versa), la réflexion s'élargit mais aussi se complexifie... C'est admettre qu'il y a diversité des organisations sociales, des systèmes de pouvoir, des cultures, des systèmes économiques... entre pays comme dans un pays. Dans un tel contexte, ce qui était vrai hier peut ne plus l'être aujourd'hui, ce qui l'est ici ne l'est peut-être pas ailleurs.

³ Pour quelques travaux de synthèse en la matière, voir par exemple P. Festy (1978) pour la fécondité en Occident, D. Tabutin (1995) pour les pays du Sud ou J.C. Chesnais (1986, 1997) pour le monde.

L'histoire de la fécondité est là dans toute sa pluralité. Tant dans le passé que récemment, elle a commencé à baisser et recule dans des conditions sociales, économiques, politiques et culturelles extrêmement variées. Quelques illustrations simplement.

Pour *l'Europe*, l'étude longue et approfondie de la fécondité de l'Université de Princeton par exemple (A. Coale et S. Watkins, 1986) sur 700 provinces (ou départements) d'une dizaine de pays de 1870 à 1960 n'a dégagé que de faibles relations entre le recul (date et rythme) de la fécondité et les situations socio-économiques, ou encore la mortalité, en d'autres termes entre le changement du phénomène et la modernisation, le développement. Cela a conduit à l'émergence des approches culturalistes⁴. Les études historiques ont même démontré toute la relativité de la fécondité pré-transitionnelle, dite naturelle, qui pouvait aller de 5 à 8 enfants selon les normes et comportements en matière de nuptialité, d'allaitement, d'abstinence, d'avortements...

Un grand nombre des pays *d'Amérique Latine* ont amorcé leur déclin de fécondité dans les années 1960, à des niveaux très différents de mortalité (J.M. Guzman, 1994) et dans des contextes variés sur les plans culturels (le poids par exemple de l'Eglise catholique), politique, éducatif (les niveaux d'instruction des femmes et des couples) et économique (participation féminine au travail). Le recul, qui sera très variable selon les pays (les fécondités vont aujourd'hui de 2 à 5 enfants), se fera essentiellement par le contrôle de la fécondité dans le mariage, avec aussi l'avortement et une nuptialité un peu plus tardive. M. Cosio (1995) parle d'une « certaine singularité latino-américaine » et écrit :

« On observe nettement deux modèles de transition démographique : un modèle équivalent à celui observé dans les sociétés les plus développées, qui se limite à quelques couches sociales privilégiées et rapidement modernisées, où l'amélioration des conditions économiques et sociales détermine des modifications radicales des comportements démographiques; puis, un second modèle totalement différent qui concerne principalement les couches sociales défavorisées, qui gardent la plupart des attitudes démographiques traditionnelles, mais où la fécondité baisse sous l'influence d'un malthusianisme induit par des conditions de vie précaires et une offre abondante de moyens contraceptifs » (1995, p. 401).

Les synthèses récentes sur la région concluent à l'absence d'un modèle unique et dominant de transition dans la région. Déjà en 1990, en conclusion d'un travail de synthèse sur la région, A. Palloni (p. 128) disait : « To invoke the image of a unique experience, even if only for descriptive purposes, is highly misleading » ;

En *Asie* également, la fécondité a baissé dans des environnements économiques, socio-culturels, politiques et sanitaires on ne peut plus divers (B. Cohen et M. Montgomery, 1997). Le déclin démarre dans les années 1960 en Chine dans le cadre d'une politique gouvernementale « agressive », à *Taiwan* et en *Corée du Sud* dans un contexte de croissance économique et de développement social très rapides. Il survient au début des années 1970 dans des pays très différents du Sud-Est et du Sud de la région, sans toujours de grands progrès économiques et sociaux. Le changement sera rapide en *Thaïlande*, pourtant à un niveau économique modeste au départ. Aux *Philippines*, il sera important de 1970 à 1986 (on passe de 6,0 à 4,4 enfants), mais se ralentira sensiblement (4,1 enfants en 1993) malgré les bons niveaux d'éducation et les progrès sociaux, un mouvement dû selon Alam et Leete (1993) à un manque d'engagement politique vis-à-vis de la planification familiale et à l'influence d'une Eglise catholique très pro-nataliste. De même en *Malaisie* : après un recul sensible de 1955 à 1978, la fécondité stagnera autour de 4 enfants pendant une quinzaine d'années, augmentant même un

⁴ On s'est par exemple aperçu qu'à partir du moment où une région d'un pays connaissait un recul, les régions voisines de même culture ou langue suivaient dans des délais assez courts, même quand elles étaient moins développées.

peu dans la communauté malaise majoritaire (influence de l'Islam ?) tout en diminuant chez les indiens et les chinois. L'Indonésie, elle, passera de 5,5 à 3 enfants en une trentaine d'années, malgré l'islam sunnite pro-nataliste, un retard en matière de mortalité, un âge au mariage encore bas, la ruralité du pays (69 %) et la faiblesse relative des niveaux de vie. Selon Y. Courbage (1997), « ce paradoxe indonésien » est à attribuer à l'engagement du gouvernement en matière de planification familiale, aux niveaux élevés de l'instruction et de l'activité féminine et « au subtil dosage de procédés » de contraception utilisés dans la société (à la fois méthodes modernes et allaitement prolongé). Le Bangladesh passera de 7 à 3,6 enfants en 1994 en l'absence de tout développement économique, malgré une grande pauvreté (50 % de la population) et des progrès sociaux et sanitaires relatifs (même s'ils sont réels par rapport aux années 1950), mais dans le cadre d'une politique forte et durable de l'Etat de réduction de la croissance démographique. L'Inde, enfin, est aussi diversifiée sur le plan démographique qu'elle l'est au niveau ethnique, social et économique : la fécondité va de 2 enfants dans les Etats de Goa et de Kerala à près de 5 en Uttar Pradesh. Kerala comme le Sri Lanka (2,3 enfants) ont connu un développement social et sanitaire très important.

Juste un mot sur *L'Afrique sub-saharienne* qui entre en transition de fécondité : 5 pays sont en transition avancée, 8 en déclin récent, une vingtaine en léger décrochage, les autres restent entre 6,5 et 7,5 enfants par femme (D. Tabutin, 1997; Th. Locoh et V. Hertrich, 1994). Dans cette toute première étape historique de diversification des réalités nationales, la région suit assez bien le modèle classique de transition. Au niveau macro, on observe bien les relations « attendues » entre la fécondité, la mortalité des enfants et divers indicateurs de développement. Les extrêmes notamment sont clairs : les quelques pays les plus avancés en matière de fécondité (entre 3 et 4 enfants) le sont aussi nettement sur le plan socio-économique et sanitaire, les pays sans transition sont tous très mal placés (D. Tabutin, 1997). Au niveau micro, comme dans bien d'autres sociétés, les changements passent par la ville, l'éducation et la classe sociale. L'Afrique n'est point (ou pas encore ?) entrée dans une transition conduite par la pauvreté ou engendrée par la crise. Mais que se passera-t-il dans ces sociétés sans doute moins individualistes que beaucoup d'autres, économiquement moins performantes, socialement moins développées ? Les modalités des transitions pourraient bien être assez différentes de celles de nombreux pays d'Amérique Latine ou d'Asie. L'Afrique nous réserve peut-être quelques surprises.

2. Développement socio-économique : une condition ou pas ?

La diversité des situations décrites (rapidement), l'histoire du passé européen, nombre de travaux⁵ ont montré le plus souvent qu'en dehors de quelques cas, les relations au niveau agrégé entre les indicateurs classiques de développement et la fécondité sont minces et variables, et que dès lors toute prédiction est difficile. Pourtant comme l'écrivent J. Bongaarts et S. Watkins dans un article récent et important (1996) :

« Despite these findings, the role of socioeconomic development in accounting for fertility declines remains inherently plausible, and benefit-cost models of individual fertility decisionmaking are central to the most influential interpretations of fertility decline, those by Richard Easterlin (1978) and John Caldwell (1982). Most contemporary analysts accept development as one of the driving forces of fertility transition, but they vigorously debate the precise variables and processes involved. These disagreements have been stimulating and fruitful, producing increasingly refined and detailed views that have guided empirical investigations. Yet there is still no

⁵ Dont certains menés à partir de données individuelles. Voir la synthèse de J. Cleland et C. Wilson (1987) utilisant les données des EMF des années 1970.

agreement on why reproductive change began earlier in some countries than in others, or why some fertility transitions have been precipitous and others leisurely. » (p. 641).

Partant de là, ces auteurs vont révéfier (en raffinant par rapport à bien des travaux antérieurs) les relations entre fécondité et développement sur 69 pays en développement et sur 30 ans (1960 à 1990), en utilisant l'indicateur de développement humain (IDH) du PNUD ⁶ et l'indice synthétique de fécondité, en distinguant surtout dans l'analyse la période d'amorce du déclin et le problème du rythme de changement ultérieur. Ils confirment tout d'abord des choses connues : corrélations globalement négatives ($r_2 = 0,6$), relations non linéaires entre fécondité et développement, et peut-être plus important, forte variation de la fécondité à tout niveau donné de développement ⁷. *Le lien est donc loin d'être parfait, mais de plus, il change dans le temps* : si l'on écarte les pays les plus pauvres, à tout niveau de développement (IDH au-delà de 0,3) la fécondité est aujourd'hui plus basse qu'il y a 30 ans, conséquence en partie des programmes récents de planification familiale, mais pas uniquement (le décrochage est là aussi dans les pays à programmes faibles ou inexistantes). Mais poursuivons. *Globalement il n'y a pas de seuil de développement donné pour entrer en déclin de fécondité* : comme dans l'Europe du 19e siècle, il y a une énorme diversité de situations au moment du décrochage (les IDH vont de 0,3 à 0,7). Mais, important, *il y a réduction dans le temps des niveaux de développement associés à ce démarrage* : les pays tardifs ont en moyenne des degrés de développement beaucoup plus faibles que les pays « leaders ». Quant aux rythmes de déclin, s'ils varient énormément (chose connue), ils ne sont pas liés au rythme des progrès, ce qui conduit les auteurs à dire à juste titre que « les déclins de fécondité ne sont pas simplement un ajustement aux changements des conditions socio-économiques » (p. 654). En revanche, il y a une forte corrélation entre la rapidité du recul de la fécondité et le niveau de développement au moment du décrochage : les pays qui entrent en transition en étant « pauvres » vont moins vite que ceux qui entament le processus à un niveau bien supérieur de développement. De tout cela (très résumé ici), J. Bongaarts et S. Watkins disent finalement :

« We conclude that development alone is insufficient to account for observed variations in the timing of the onset of transitions or in variations in their pace and that social interaction should be taken into account » (1996, p. 669).

Pour tenter d'expliquer le peu de liens en définitive entre fécondité et développement, ils se tournent vers « l'interaction sociale », c'est-à-dire le rôle des réseaux sociaux, de l'information, du degré de connaissances et d'isolement des pays, des communautés et des individus dans le changement idéologique. On est dans une théorie élargie de la diffusion. Mais il en est bien d'autres.

3. Trop ou trop peu de théorie(s) ?

L'échec relatif de la théorie classique de la transition, reposant sur la modernisation socio-économique, pour expliquer tant le passé (l'Europe) que le présent (les régions du Sud) a conduit rapidement, dès les années 1960 et 1970, à la multiplication d'approches et de courants alternatifs, plus ou moins radicalement différents, les uns opérant plutôt au niveau macro-sociétal, les autres au niveau micro. On va développer le micro-économique, glisser vers le culturel, déboucher plus récemment vers l'institutionnel. Sans refaire ici un historique détaillé de la théorisation en démographie et en fécondité, rappelons-en simplement quelques éléments.

On ne manque pas aujourd'hui d'approches explicatives. Toutes les synthèses récentes en la matière ⁸ distinguent entre cinq et huit grands courants théoriques, certains pouvant même se

⁶ Qui, rappelons-le, combine trois variables (l'espérance de vie, l'instruction et le revenu par tête) et varie de 0 à 1.

⁷ Pour un IDH intermédiaire de 0,6 l'ISF va de 3 à 7 enfants par femme.

⁸ Parmi les plus complètes, voir R. Pollak et S. Watkins (1993), C. Hirschman (1994), V. Piché et J. Poirier (1995), D. Kirk (1996), D.J. van de Kaa (1996), Th. Burch (1997), B.J. de Bruijn (1997), D. Tabutin (1998).

décomposer en sous-courants⁹. En guise d'illustration, le tableau 1 présente deux classements un peu différents, mais complémentaires.

La première classification, tirée d'une synthèse récente de J. van de Kaa (1996), distingue six grandes approches :

- *la théorie de la transition démographique* que l'on pourrait qualifier de modernisation des structures socio-économiques, toujours citée en premier rang et sur laquelle nous ne reviendrons pas,
- *les approches reposant sur l'étude des déterminants biologiques* et immédiats de la fécondité, très utiles mais qui ont plus la préoccupation (légitime) du comment (la fécondité baisse) que du pourquoi,
- *les théories micro-économiques*, qui ont été développées par les économistes et sont toujours là dans le monde anglo-saxon. Constituant un des grands paradigmes explicatifs depuis 30 ans, elles ont guidé nombre de recherches et conduit à une énorme littérature sur la fécondité du Nord et du Sud, sans cependant toujours convaincre de leur pertinence et de leur utilité pour l'action,
- *les théories dites sociales*, travaillant plutôt au niveau de la famille, avec deux grandes approches : celle importante depuis 20 ans que représente la théorie des flux intergénérationnels des richesses de J.C. Caldwell, celle reposant sur les changements de « valeur de l'enfant », un peu plus large que la précédente dans la mesure où elle intègre aussi des dimensions psycho-sociales (satisfaction et motivation des parents, affectivité, statut de l'enfant...),
- *les théories de la diffusion et du changement culturel*, qui rassemblent à notre sens deux approches assez différentes, mais que J. van de Kaa regroupe. Dans la première, le contrôle des naissances est considéré comme une innovation technologique et idéologique qui se diffuse d'un groupe social à un autre, d'une région à une autre à des rythmes dépendant des réseaux de communication et du degré d'homogénéité socio-culturelle des sociétés. La seconde va plus loin dans l'explication : pour R. Lesthaeghe, un des pionniers de « l'ideational theory », le déclin de la fécondité est un des éléments d'un large processus d'émancipation des sociétés, des groupes et des individus (individualisme, matérialisme, sécularisation), il est le résultat d'un changement profond de la culture et de l'organisation sociale,
- enfin *les théories du changement institutionnel*, plus récentes, qui émergent en réaction aux tendances analytiques et explicatives reposant sur l'individu ou le couple. Plusieurs mouvances avec « l'analyse institutionnelle de la fécondité » (G. McNicoll) et « l'économie politique de la fécondité » (S. Greenhalgh) qui non seulement redonnent une place entière aux variables macro-sociales, institutionnelles et politiques, mais essaient de relier les niveaux micro et macro, font appel à l'histoire et cherchent à intégrer économie et culture. On prône ici les spécificités (nationales, régionales ou ethniques) des transitions.

La deuxième classification proposée par V. Piché et J. Poirier (1995) (et résumée en tableau 1) recoupe en partie la précédente mais se consacre aux théories macro-structurelles en laissant délibérément de côté les approches micro-économiques. On y retrouve la théorie classique de la transition (le structuro-fonctionnalisme), les approches culturalistes, la théorie de J.C. Caldwell, les approches institutionnelles. On y trouve aussi d'autres courants, négligés dans de nombreuses synthèses et plus spécifiques aux pays du Tiers Monde :

- *la théorie du développement rural*, qui « donne priorité aux changements des structures socio-économiques et considère la fécondité comme une variable à expliquer », au même titre que la migration (V. Piché et J. Poirier, 1995, p. 115);
- *l'approche matérialiste* des changements démographiques, intégrés dans le contexte de la transition au capitalisme, avec l'émergence de nouvelles classes sociales, salariées et urbaines,

⁹ Ce que D.J. van de Kaa qualifie de « anchored narratives » (récits ancrés) et « sub-narratives ».

avec la diversification des formes de production (familiale, capitaliste)... Chaque classe a son organisation familiale et ses stratégies de reproduction et de survie. La transition ne se fait pas par la diffusion des idées, des valeurs occidentales (comme J. C. Caldwell et d'autres le proposent), mais par les changements dans les rapports de classes et dans les conditions matérielles. On y reconnaît une grande diversité possible des chemins de la transition.

– enfin *une approche féministe*, voisine de la précédente, mais qui accorde bien davantage de poids aux rapports entre sexes dans les changements de la reproduction, à l'extension du travail féminin extra-familial, à la transformation de la famille, au recul du travail des enfants, au déclin du contrôle patriarcal...

En définitive, tout cela pour dire qu'on est bien loin aujourd'hui de la préoccupation de R. Vance énoncée lors d'une réunion de l'Association américaine de Population en 1952 : « Is theory for demographers ? ». On dispose désormais d'une panoplie assez large de théories ou approches explicatives de la fécondité, grâce sans doute à une certaine ouverture de la démographie (ou de certains démographes) vers d'autres disciplines mais aussi à l'intérêt d'autres disciplines (histoire, économie, sociologie et anthropologie) pour la démographie, un mouvement particulièrement net aux Etats Unis. Dans le domaine de la fécondité, on est bien au-delà du seul débat économie-culture, comme dans celui de la mortalité on n'est plus dans la simple dichotomie économie-médecine (D. Tabutin, 1995a). *On ne va point vers l'unicité, la simplicité*. Comme l'écrivait tout récemment R. Lesthaeghe (1998, p. 12) :

« The opening up of demography to the paradigms used in other social sciences has been highly felicitous for this small discipline. It turned modern demography, metaphorically into a multi-cultural society with distinct melting pot features »

La théorie classique de la transition, sans doute la plus large jusqu'alors, a montré ses limites depuis longtemps. Mais aucune des autres grandes approches développées depuis ne s'est à ce jour imposée, aucune n'est véritablement dominante.

Prenons par exemple *le courant culturo-diffusionniste*. Le concept de diffusion (des idées et technologies) a pénétré la démographie, comme bien d'autres sciences sociales et qui oserait dire que « la culture » (souvent une belle boîte noire) n'a rien à voir avec la fécondité ? De là à passer à une théorie générale de la diffusion, il y a un grand pas. Et les critiques sérieuses ne manquent pas : approche descriptive et non explicative (R. Pollak et S. Watkins, 1993), approche qui ne précise guère (ou ne peut préciser) ce qui est « diffusé » (K.Mason, 1992)¹⁰, vision étroite réduisant le pourquoi des déclin de fécondité à un problème d'adoption d'une innovation (la contraception) (S. Greenhalgh, 1995)...

B. de Brujin (1997, p. 38) conclut ainsi sa synthèse récente des théories et modèles de fécondité :

« The theoretical orientations presented here provide distinctive angles to view one and the same object of study. The consequence is a corresponding range of different answers to principal questions and requirements with respect to theory building and methodology. On its own, each theoretical approach does not provide a complete picture, but each advances its own propositions that contribute to understanding of fertility behaviour. To a large degree, their differences are not complementary, but reflect different interests and assumptions, differences that might be unreducible unless human science in general succeeds in developing an encompassing meta-theory ».

Est-ce à dire qu'il y a trop de théories ? Nous ne le pensons pas et préférons plus à moins (nous reviendrons sur l'idée d'une théorie unifiée). Mais il faut admettre qu'aujourd'hui un démographe non versé dans l'explication a de quoi être dérouté quand au-delà de la mesure, il

¹⁰ Ce que finalement J. Cleland et C. Wilson (1987), deux auteurs à la base de cette théorie, admettent eux-mêmes.

cherche à comprendre, à « expliquer » : il est devant une panoplie d'approches, de courants et contre-courants, pour l'essentiel d'origine anglophone.

TABLEAU 1 : DEUX EXEMPLES RÉCENTS DE CLASSEMENT DES GRANDES THÉORIES DU CHANGEMENT DE FÉCONDITÉ (1)

1. Une classification générale (D.J. van de Kaa, 1996)	
- Théorie classique de la transition démographique	Landry (1934), Kirk (1944), Notestein (1945)
- Approches par les déterminants biologiques et technologiques	Henry (1953), Davis et Blake (1956), Coale (1971), Bongaarts (1976)
- Théories micro-économiques	
• approches par la demande d'enfants	Becker (1960), Leibenstein (1957)
• approches élargies demande - offre	Schultz (1976), Easterlin (1978)
- Théories sociales	
• approches par le changement familial	Caldwell (1976)
• approches par la valeur de l'enfant	Fawcett (1970), Caldwell (1976), Bulatao (1979)
- Théories de l'innovation / diffusion, du changement culturel et idéologique	
• approches par l'innovation - diffusion	Carlson (1966), Watkins (1986), Retherford (1985), Cleland et Wilson (1987)
• approches par le changement culturel et idéologique	Lesthaeghe (1980)
- Théories du changement institutionnel	McNicoll (1980), Cain (1981), Greenhalgh (1988)
2. Une classification des approches macro-structurelles (V. Piché et J. Poirier, 1995)	
- le structuro-fonctionnalisme	Notestein (1945), Davis (1945)
- le culturalisme	Bogue (1966), Berelson (1968), Stycos (1968), Caldwell (1973), Cleland et Wilson (1987)
- le développement rural	Kocher (1973)
- les flux intergénérationnels de richesses	Caldwell (1978)
- le marxisme / matérialisme	Gonzalez-Cortez (1982), Grégory et Piché (1976)
- le féminisme	Safilios-Rothschild (1982), Folbre (1983), Oppong (1991)
- l'économie politique, l'approche institutionnelle	Greenhalgh (1988)

- (1) Nous avons repris ici le découpage des approches proposées par les auteurs, en gardant pratiquement leur terminologie et en indiquant (colonne de droite) les chercheurs donnés par les auteurs comme étant à l'origine ou ayant fort contribué au développement du courant.

4. Difficultés et tendances récentes de la théorisation en fécondité

Un paradoxe a priori que ce nombre important de théories dans la mesure où *la recherche causale n'occupe toujours qu'une place assez marginale en démographie* : peu d'auteurs en

définitive, peu d'espace dans les programmes d'enseignement (au moins en Europe), peu de programmes spécifiques de recherche¹¹. La démographie est bien sûr une science sociale mais excellente dans la mesure et assez pauvre sur le plan théorique. Les progrès sont visibles depuis vingt ans (on vient de le voir pour la fécondité), mais un grand nombre d'obstacles sont toujours là. Pour V. Piché et J. Poirier (1997), le problème majeur, auquel nous adhérons pleinement, a été et est en bonne partie celui du « cloisonnement, du morcellement » : 1) des objets de recherche (on travaille sur tel ou tel phénomène, ou sous-phénomène, peu sur le système démographique dans son ensemble), 2) des niveaux d'analyse (on est passé en 40 ans d'un macro-extrémisme à un micro-extrémisme), 3) des facteurs explicatifs (économiques puis culturels et institutionnels, sans guère d'intégration encore), 4) des courants théoriques critiques (vigueur longtemps des théories de la modernisation tombées en disgrâce dans d'autres disciplines) et enfin 5) des lieux de la production scientifique (domination de l'école américaine, notamment dans le champ théorique). Cloisonnements aussi entre le quantitatif et le qualitatif, entre la collecte et l'analyse des données, entre l'étude du passé et du présent.

« Ces cloisonnements caractérisent également les autres disciplines des sciences sociales. Mais au contraire des autres, la démographie se trouve aujourd'hui concurrencée sur son propre terrain et menacée en quelque sorte d'éclatement : la migration aux économistes et aux géographes; la mortalité aux spécialistes de santé publique; la fécondité aux économistes et, de plus en plus, aux anthropologues. Plus qu'ailleurs, les démographes doivent donc continuer à relever les défis exigeants de l'ouverture. » (V. Piché et J. Poirier, 1997, p. 14).

Il est des points positifs actuellement, ne serait-ce que de reconnaître que l'on en est pas encore loin, que l'on n'a pas LA réponse et qu'il y a bien de l'incertain, points sur lesquels s'accordent une grande majorité des auteurs. Plus sérieusement, on peut observer ces dix dernières années :

- *un intérêt croissant pour l'explication des changements de fécondité*¹², avec son importance pour les politiques de planification familiale et de santé, une bonne disponibilité de données et le développement de la théorie en général (ce fut le cas aussi pour la migration),
- *une complexification des modèles explicatifs* existants par l'inclusion de facteurs jusqu'alors exclus ou négligés, conduisant à un nombre croissant d'interrelations et de « feed-backs » entre variables et à la prise en considération des délais d'action ou de retard (Th. Burch, 1997, p. 3),
- *des tentatives de réconciliation des explications économiques et des explications socio-culturelles*, partant du principe que la culture dépend en partie des changements économiques et que ceux-ci même dépendent en partie du contexte culturel. On tend à « réintégrer la sociologie et l'économie de la fécondité » (R. Lesthaeghe et S. Watkins, 1988, p. 2),
- *un élargissement du concept de culture* aux normes sociales sur la fécondité ou les méthodes contraceptives, au genre, à la sécularisation, à l'individualisme, à l'occidentalisation... sans que l'on sache toujours et clairement comment conceptualiser et mesurer ces facteurs, et donc tester ces hypothèses culturalistes (Th. Burch, 1997, p. 9),
- *une extension aussi du concept de diffusion* à « l'interaction sociale » (J. Bongaarts et S. Watkins, 1996) dont nous avons déjà parlé, à trois niveaux possibles : individuel, national et mondial. On n'est plus dans la simple diffusion d'idées, de connaissances et de techniques sur la planification familiale, mais cela reste à opérationnaliser.

¹¹ Même à l'UIESP, il n'y a guère eu de commissions consacrées aux théories. Th. Burch (1997) cite même le cas d'un numéro spécial de la revue *Demography* qui a dû être annulé en 1991 faute de contributions suffisantes.

¹² Voir un décompte des publications sur les changements de fécondité par période décennale (depuis 1946) et type d'approche dans D.J. van de Kaa (1996, p. 396).

– *un développement des approches institutionnelles et de l'économie politique de la fécondité*, peut-être le point le plus nouveau que nous avons déjà brièvement présenté : réconciliation des niveaux explicatifs (de l'individu au pays et au système-monde), appel à l'Histoire, intégration des variables économiques, sociales et culturelles, importance du politique et des acteurs... Des courants prometteurs, mais là aussi il faudra passer à la vérification empirique,

– *le développement enfin des méthodes d'analyse contextuelle (multi-niveaux)* pour l'étude de la fécondité : des outils méthodologiques qui ne sont pas sans poser divers problèmes mais qui sont primordiaux pour l'analyse intégrée de données individuelles, communautaires et contextuelles (B. Schoumaker, 1997).

Ce mouvement d'ensemble se réalise depuis une dizaine d'années de façon assez éparpillée, nous semble-t-il, plutôt dans des tout petits groupes de recherche, souvent disciplinaires, qui poursuivent sur un thème spécifique et sous un angle donné. Chacun tente d'apporter sa pièce au puzzle et de la faire reconnaître comme essentielle à la construction de l'ensemble¹³.

Une question finalement se pose, essentielle pour la recherche future, pour l'explication des situations concrètes et pour l'action : doit-on poursuivre tous azimuts, un peu à l'image de ces 20 dernières années, chacun (auteur et discipline) avec ses questions, son approche, son niveau d'analyse, son champ historique et géographique ? Ou doit-on au contraire infléchir la tendance et rechercher une théorie plus générale qui permettrait d'intégrer la diversité et la complexité du passé et du présent ? En d'autres termes a-t-on besoin d'une théorie générale, unifiée et, disons alors, universelle de la fécondité ?

5. Vers Une ou des théories de fécondité ?

Après le peu de succès de la théorie classique de la transition qui par essence se voulait générale et universelle et une longue période de diversification théorique, revient l'idée de la nécessité d'une théorie générale, unifiée ou unificatrice¹⁴ et à portée universelle.

Elle a ses partisans, souvent sociologues et non des moindres dans notre champ.

J. Caldwell (1997) par exemple a fait un vibrant¹⁵ appel en ce sens au dernier Congrès de l'UIESP de Beijing :

« What is important is the conclusion that the global fertility transition was inevitable and that demographic pressure was intertwined with ideas, ideologies, and organized assistance both in nineteenth-century Europe and in the developing countries of the second half of the twentieth century. A unified theory of fertility transition can cover the whole process... The unitary theory of fertility transition will have to embody both long-term underlying economic and demographic trends and ideas and ideologies, legitimation, and assistance in access to contraception » (p. 809).

R. Lesthaeghe (1998) appelle à une théorie nouvelle, plus large et multi-causale, qui néanmoins laisserait place à des théories partielles :

« I think we can also go beyond the anchored narratives approach. Such narratives will, however, remain crucial intermediate steps as they provide partial theories ready for inclusion into a broader new theory... No overarching theory in the social sciences can be mono-paradigmatic or mono-causal. Hence, it has to be located at a higher level of generality, but in such a way that it remains flexible enough to allow for more stringently

¹³ La connaissance scientifique a sans doute longtemps progressé ainsi, mais elle gagnerait peut-être plus si l'on « intégrait » davantage (comment est une autre affaire).

¹⁴ On trouve en anglais parfois « unified », parfois « unitary ».

¹⁵ Mais pas très convaincant à mon sens et sans préciser du tout « la manière de procéder ».

formulated specifications that should be tailor-made to historical experiences and their variation » (p. 12).

Récemment aussi, et de toute autre manière, Th. Burch (1997) voit avec la modélisation et l'informatique la possibilité de parvenir à une théorie opérationnelle et rigoureuse :

« I believe we should try to assemble the puzzle from the pieces at hand, to try to create a synthetic theory based self-consciously on the existing body of literature... It will be one theory, but also one admitting different levels of generality. This process of refinement and synthesis will require a degree of clarity and precision in the definition of concepts and in the statement of theoretical propositions that goes beyond what has been commonplace in theoretical writing, with the notable exception of economics » (p. 18).

Elle a aussi ses adversaires ou ses sceptiques, souvent anthropologues, historiens ou tiers mondistes qui travaillent à un autre niveau, plus local ou ethnique, ou sur des périodes plus précises. Juste deux exemples.

Pour S. Greenhalgh (1990), anthropologue et tenante de « l'économie politique de la fécondité » :

« We read the history of demographic theorizing as saying that there is no single demographic transition, caused by forces common to all places and all times. Rather, there are many demographic transitions, each driven by a combination of forces that are, to some unknown extent, institutionally, culturally, and temporally specific » (p. 88).

Pour C. Hirschman (1994), sociologue et démographe :

« ... The vast body of empirical evidence on the origins, speed, and correlates of fertility declines in different historical and geographical settings shows more diversity than a simple theory of fertility change would predict. The challenge for the field is to develop a common theoretical framework that will accommodate the diversity of historical paths from high to low fertility » (p. 203).

Deux grandes positions donc, assez divergentes, l'une plutôt globalisante et optimiste à mon sens, l'autre plus attachée ou ancrée dans les diversités historiques et spatiales. Nous n'avons point les compétences, épistémologiques et sociologiques requises pour trancher véritablement¹⁶, même si l'idée d'une théorie universelle nous semble un peu utopique, pas toujours des plus pertinentes et peut-être même dangereuse pour la décision politique et l'action.

Il y a d'abord deux risques extrêmes d'échec dans la recherche d'une théorie générale de la fécondité, avec les conditions (note 2) de ce que doit être une théorie (cohérente, pertinente, vérifiable et prédictive). L'un est qu'elle soit d'une telle généralité, globalité ou simplicité¹⁷ qu'elle ne serve à rien pour la compréhension réelle des mécanismes et des situations concrètes, passées ou présentes. L'autre (qui trop embrasse, mal étroit !) serait d'une telle complexité conceptuelle et analytique qu'elle serait inopératoire et invérifiable en tant que telle¹⁸. A tout craindre, nous préférons la deuxième voie.

N'est-ce pas sur ce chemin que l'on va avec les approches dites institutionnelles, un chemin prometteur, nous l'avons dit, mais qu'il conviendra d'asseoir aux plans conceptuel, empirique et méthodologique ? Le défi de ce courant est là.

Par ailleurs, il nous semble impossible et peu pertinent de prétendre résoudre en une seule théorie tous les problèmes d'explication que posent ou ont posé les transitions de la fécondité :

¹⁶ Faudrait-il d'ailleurs le faire ?

¹⁷ Dans les variables considérées, les interrelations entre facteurs, le niveau d'analyse retenu.

¹⁸ A moins de simplifier en se repliant sur un modèle causal simplifié (ce que l'on voit assez souvent), ou sur des sous-théories ou théories partielles comme R. Lesthaeghe le propose.

fécondité générale et fécondité légitime, conditions d'amorce des déclin, rythmes des reculs, comme on pourrait aussi délibérément distinguer la première transition (19e-début 20e siècle) de la seconde (1960-90). De même au niveau géographique, peut-on ou doit-on avoir une même théorie pour l'Afrique sub-saharienne et l'Asie de l'Est ? Plutôt qu'une grande théorie, *quelques théories et modèles explicatifs propres à ces quelques problématiques permettraient peut-être de progresser*. Elles seraient à construire à partir d'un cadre analytique global, complexe et complet, rassemblant toutes les variables susceptibles d'agir aux divers niveaux ¹⁹.

Cela n'exclut, bien au contraire, le besoin de nombreuses recherches ciblées sur des communautés ou des périodes données, parfaitement contextualisées, menées en profondeur et avec tous les outils méthodologiques possibles (combinaison quantitatif / qualitatif par exemple). C'est ainsi que l'on parvient (ou parviendra) à relier le micro au macro, à comprendre comment les grands changements dans la société interagissent avec les cultures et économies locales et modifient les valeurs, les normes, les comportements en matière de reproduction. Cela permettrait aussi, c'est important, de ne plus considérer la fécondité comme un élément isolé (une simple question de demande d'enfants sur laquelle on peut agir plus ou moins facilement), mais de l'intégrer dans l'ensemble du système démographique. Cela revient à la considérer comme un des éléments seulement des stratégies de vie (ou de survie) des ménages ou des communautés, au même titre que le mariage, le célibat ou la migration.

En définitive, pourquoi appeler ou rechercher une théorie unifiée, universelle de la fécondité ou de la transition démographique ? C'est un défi intellectuel que nous comprenons. Mais le monde est ainsi fait, de complexités, de ressemblances et de diversités, de convergences et de ruptures. Toute théorie n'est que provisoire et valable dans un espace ou une époque donnée, et les sciences sociales n'ont pas trouvé de lois ou d'explications totalement universelles et immuables. Comment la petite démographie pourrait-elle y parvenir ?

¹⁹ Est-ce cela qu'entend R. Lesthaeghe en distinguant « broader theory » et « partial theories » (voir p. 9) ?

BIBLIOGRAPHIE

- J. ALAM et R. LEETE, 1993. « Pauses in fertility trends in Sri Lanka and the Philippines ? », in : *The revolution in Asian fertility : dimensions, causes and implications*, Oxford, Clarendon Press, pp. 83-95.
- J. BONGAARTS et S. WATKINS, 1996. « Social interactions and contemporary fertility transitions », *Population and Development Review*, 22 (4), pp. 639-682.
- B.J. BRUIJN, 1997. « Fertility : theories, frameworks, models, concepts », in : *Demographie, analyse et synthèse*, Actes du Séminaire de San Miniato, 2, pp. 1-39.
- Th. BURCH, 1996. « Icons, strawmen and precision : reflections on demographic theories of fertility decline », *The Sociological Quarterly*, 37 (1), pp. 59-81.
- Th. BURCH, 1997. *Something ventured, something gained : progress toward a unified theory of fertility decline*, communication à la Chaire Quetelet 97, Louvain-la-Neuve, sous presse, 24 p.
- J.C. CALDWELL, 1982. *Theory of fertility decline*, Londres / New York, Academic Press.
- J.C. CALDWELL, 1997. « The global fertility transition : the need for a unifying theory », *Population and Development Review*, 23 (4), pp. 803-811.
- J.C. CHESNAIS, 1997. « La transition démographique : trente ans de bouleversements (1965-1995) », in : *La population du monde* (J.C. Chasteland et J.C. Chesnais, eds), Paris INED-PUF, Travaux et Documents, n° 139, pp. 403-420.
- CHESNAIS J.C. CHESNAIS, 1997. « Transitions de la prospérité et transition de la pauvreté : l'universalisation de la baisse de fécondité », in : *Actes du Congrès International de la Population*, Beijing, UIESP, 1, pp. 269-285.
- J. CLELAND et C. WILSON, 1987. « Demand theories of the fertility transition : an iconoclastic view », *Population Studies*, 41, pp. 5-30.
- J.C. CHESNAIS, 1986. *La transition démographique. Etapes, formes, implications économiques*, Paris, INED-PUF, Travaux et Documents, n° 113, 580 p.
- A. COALE et S. WATKINS (eds), 1986. *The decline of fertility in Europe*, Princeton, Princeton University Press, 410 p.
- B. COHEN et M.R. MONTGOMERY, 1997. *From death to birth, new findings on the relationships between mortality decline and reproductive change*, communication au Congrès international de la population, Beijing, 39 p.
- D. COLEMAN et R. SCHOFIELD (eds), 1986. *The state of population theory*, Londres, Basil Blackwell, 311 p.
- M. COSIO-ZAVALA, 1995. « Inégalités économiques et sociales et transitions de la fécondité en Amérique Latine », in : *Transitions démographiques et sociétés* (D. Tabutin et al., eds), Louvain-la-Neuve / Paris, Academia / L'Harmattan, pp. 401-413.
- Y. COURBAGE, 1997. « L'Indonésie : une transition presque achevée dans le plus grand pays d'Islam », in : *La population du monde* (J.C. Chasteland et J.C. Chesnais, eds), Paris, INED-PUF, Travaux et Documents, n° 139, pp. 183-208.
- P. FESTY, 1979. *La fécondité des pays occidentaux de 1870 à 1970*, Paris, INED-PUF, Travaux et Documents, n° 85, 396 p.
- S. GREENHALGH (eds), 1995. *Situating fertility, anthropology and demographic inquiry*, Cambridge, Cambridge University Press, 304 p.
- S. GREENHALGH, 1990. « Toward a political economy of fertility : anthropological contributions », *Population and Development Review*, 16 (1), pp. 85-106.

- J.M. GUZMAN, 1994. « The onset of fertility decline in Latin America », in : *The onset of fertility transition in sub-saharan Africa* (Th. Loco et V. Hertrich, eds), Liège, UIESP / Ordina Editions, pp. 43-67.
- C. HIRSCHMAN, 1994. « Why fertility falls », *Annual Review of Sociology*, 20, pp. 203-233.
- D. KIRK, 1996. « Demographic transition theory », *Population Studies*, 50, pp. 361-387.
- R. LESTHAEGHE et J. SURKYN, 1988. « Cultural dynamics and economic theories of fertility change », *Population and Development Review*, 14 (1), pp. 1-45.
- R. LESTHAEGHE, 1998. « On theory development : application to the study of family formation », *Population and Development Review*, 24 (1), pp. 1-13.
- Th. LOCOH et V. HERTRICH, 1994. *The onset of fertility transition in sub-saharan Africa*, Liège, UIESP / Ordina Editions, 307 p.
- K. MASON, 1992. « Culture and the fertility transition : thoughts on theories of fertility decline », *Genus*, 3-4, pp. 1-13.
- G. McNICOLL, 1980. « Institutional determinants of fertility change », *Population and Development Review*, 6(3), pp. 441-472.
- A. PALLONI, 1990. « Fertility and mortality decline in Latin America », *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 510, pp. 126-145.
- V. PICHE et J. POIRIER, 1990. « Les théories de la transition démographique : vers une certaine convergence ? », *Sociologie et Sociétés*, 22 (1), pp. 179-192.
- V. PICHE et J. POIRIER, 1995. « Divergences et convergences dans les discours et théories de la transition démographique », in : *Transitions démographiques et sociétés* (D. Tabutin et al., eds), Louvain-la-Neuve / Paris, Academia / L'Harmattan, pp. 111-132.
- V. PICHE et J. POIRIER, 1997. *Trente ans de recherches explicatives en démographie*, communication à la Chaire Quetelet 97, Louvain-la-Neuve, sous presse, 18 p.
- R. POLLAK et S. WATKINS, 1993. « Cultural and economic approaches to fertility : proper marriage or Mésalliance ? », *Population and Development Review*, 19 (3), pp. 467-495.
- B. SCHOUMAKER, *Analyse multi-niveaux et explication de la fécondité dans les pays du Sud*, communication à la Chaire Quetelet 97, Louvain-la-Neuve, sous presse, 25 p.
- G. SIMMONS, 1985. « Theories of fertility », in : *Fertility in developing countries* (G.M. Farooq et G.B. Simmons, eds), London, The MacMillan Press, pp. 21-65.
- D. TABUTIN, Th. EGGERICKX et C. GOURBIN, 1995. *Transitions démographiques et sociétés*, Louvain-la-Neuve / Paris, Academia / L'Harmattan, 691 p.
- D. TABUTIN, 1995a. « Transitions et théories de mortalité », in : *La sociologie des populations*, (H. Gerard et V. Piché, eds), Presses de l'Université de Montréal, Montréal, pp. 257-288.
- D. TABUTIN, 1995b. « Un demi-siècle de transitions démographiques dans les régions du Sud », in : *Transitions démographiques et sociétés* (D. Tabutin et al., eds), Louvain-la-Neuve / Paris, Academia / L'Harmattan, pp. 33-70.
- D. TABUTIN, 1997. « Les transitions démographiques en Afrique sub-saharienne. Spécificités, changements... et incertitudes », in : *Actes du Congrès International de la Population*, Beijing, UIESP, 1, pp. 219-247.
- D. TABUTIN, 1998. *Les grandes théories du changement démographique*, Louvain-la-Neuve, non publié (sous presse), 51 p.
- D.J. Van de KAA, 1996. « Anchored narratives : the story and findings of half a century of research into the determinants of fertility », *Population Studies*, 50, pp. 389-432.